

Pouvoir et réécriture de la vérité dans *Imitación de Guatemala* de Rodrigo Rey Rosa

Raquel Molina Herrera
Université Paris-Sorbonne
rmh2102@hotmail.com

Citation recommandée : Molina Herrera, Raquel. "Pouvoir et réécriture de la vérité dans *Imitación de Guatemala* de Rodrigo Rey Rosa". *Les Ateliers du SAL* 9 (2016) : 112-120.

L'ouvrage intitulé *Imitación de Guatemala* constitue un recueil de quatre nouvelles publiées sur la période qui s'étend des années 1995 à 2006. Sa publication en 2013 est, aux yeux de l'auteur, la preuve du caractère cyclique et clos de l'histoire politique que le pays vit jusqu'à nos jours (Rey Rosa, *Imitación...* 10). Dans les quatre cas, le thème aborde les recherches autour d'une affaire criminelle restée toujours impunie car il est inenvisageable de penser qu'un membre des sphères du pouvoir soit puni pour le délit qu'il a commis.

Au cours de cet article nous aborderons l'importance du maintien de la tension narrative car les tournures des événements expliquent et renforcent la non résolution de l'enquête. Ensuite nous nous demanderons quels sont les différents types de personnes dénoncées par leur abus de pouvoir et comment les médias, notamment la presse écrite, jouent un rôle important dans la manipulation de l'information. Toutefois, dans un premier temps, nous tenterons d'offrir un aperçu général des quatre histoires qui nous occupent dans ce travail.

Dans *Que me maten si...* un vieil homme anglais enquête autour du trafic et du massacre d'enfants. Au Guatemala il y a des personnes intéressées pour que la vérité voit la lumière. Le personnage d'Emilia, une jeune issue d'une bonne famille les représente. Elle va se servir de son prétendant afin de réaliser une expédition à la montagne dans le but de retrouver des indices. Quand elle découvre qu'Ernesto, son prétendant, a fait partie de l'armée, elle doit rompre tous les liens mais il est déjà trop tard et la situation va de pire en pire. Ces trois personnages cités et qui se sont mêlés de façon plus au moins directe autour de l'enquête, vont être assassinés car ils ont beaucoup d'informations que ne doivent pas être dévoilées.

L'histoire principal de la nouvelle intitulée *El cojo bueno*, tourne autour un enlèvement. Le récit de cette nouvelle expose en détail les étapes de l'enlèvement du personnage principal, notamment la planification et les négociations. Ici la critique du contexte violent du pays est flagrante. Cela s'aperçoit notamment dans l'épisode de la mutilation de la victime, épisode qui donne nom à cette nouvelle ; ici la souffrance et la valeur de la vie elle-même n'ont aucune importance pour les criminels car la fin justifie les moyens.

Dans *Piedras encantadas*, un enfant a été renversée dans la rue. Dans cette nouvelle jusqu'à trois enquêtes différentes

autour de cet accident sont mises en œuvre. En premier lieu le lecteur a affaire avec celle menée par la police et par la presse local, puis avec les recherches effectuées par l'avocat du conducteur lequel s'est échappé du lieu. Enfin, dans le septième des vingt et un chapitres de la nouvelle, apparaît l'inspecteur Rastelli qui mène son enquête à la demande des parents de la victime.

La dernière nouvelle s'intitule *Caballeriza*. Ici le but de l'enquête est de dévoiler le mystère de l'incendie de l'écurie de la famille Carrión. Ici on verra très rapidement que cette famille cache plus qu'un seul et simple mystère.

Claudia Posadas insiste sur l'importance du suspense dans l'écriture de Rey Rosa. L'auteur emploie une structure complexe fondée principalement à partir du récit policier dont le résultat est une ligne narrative pleine de subtilités et d'omissions (« Una escritura sin precipitaciones » par. 2).

Le maintien de la tension narrative dans les récits étudiés est donné presque systématiquement par le suspense qui coupe, en effet, le récit de façon stratégique et retarde le moment de la réponse à la question « que va-t-il arriver ? » (Baroni, *La tension narrative* 99). On peut constater que Rodrigo Rey Rosa a une spéciale préférence pour la fin des chapitres pour créer une rupture dans la lecture, de sorte que, si le lecteur veut connaître la suite, il doit lire le ou les chapitres suivants. De même il maintient le suspense à partir de l'introduction des nouveaux personnages ou l'introduction d'un nouveau chapitre apportant des informations qui permettent d'établir des liens avec les événements racontés jusqu'alors et qui aident le lecteur dans sa propre quête.

Néanmoins, les deux premiers récits d'*Imitación de Guatemala* retardent le moment du dénouement à partir de l'effet de surprise due au changement inattendu du destin d'un ou plusieurs personnages¹. En effet, l'intrigue de *Que me maten si...* prend des nouvelles directions après chacun des trois assassinats. De sorte que, quand Ernesto —un ancien militaire— veut expliquer à Emilia qu'il n'a jamais été lié aux crimes ni aux abus de pouvoir de l'armée ; Oscar, un sympathisant de gauche le tue et se débarrasse de son cadavre. Par ailleurs, Lucien et Emilia, chacun à leur tour, vont être éliminés à un moment clé de

1 Baroni signale que le suspense est un mode d'exposition du récit qui dépend d'une narration chronologique (24), alors que le premier chapitre des deux premiers récits est une prolepse dont le véritable sens dans l'intrigue va se constater quand les narrations seront déjà bien avancées.

l'intrigue : au moment de la confirmation des soupçons contre les militaires et juste avant de dévoiler la vérité sur le trafic d'enfants.

Concernant le cas de la nouvelle *El cojo bueno*, On sait depuis toujours que Juan Luis va se sortir de son calvaire même s'il va rester boiteux. C'est ainsi que le fil de la narration répond à une série de questions : quel était le plan pour l'enlèvement ? Qu'est-ce qu'ont fait les ravisseurs à Juan Luis durant l'enlèvement ? Comment arrivent-ils à la fin des négociations ? Les criminels sont-ils parvenus à exécuter l'ensemble du plan ? Cette dernière question enferme l'une des plus importantes surprises du récit car la tête pensante du côté des criminels change son plan et, pourtant, le destin de la victime change lui aussi car il reste en vie alors qu'il était destiné à mourir même si sa famille payait la rançon. D'autre part, les détails de la libération ne sont pas donnés, il y a un saut dans la chronologie et l'on retrouve le personnage principal dans sa nouvelle vie et au moment de la rencontre face à deux de ses ravisseurs. Quand on imagine que Juan Luis peut se venger, car il a toutes les chances de son côté, on se confronte à nouveau à une issue surprenante : celle du pardon.

La nouvelle *Piedras encantadas* quant à elle maintient et prolonge la tension de la narration à partir du suspense². Parfois le passage à un nouveau chapitre ne suffit pas seulement car celui-ci introduit aussi un nouveau personnage qui possède des informations -ou se donne les moyens de les obtenir- lui permettant de résoudre le mystère de l'accident de l'enfant. C'est ainsi qu'on découvre que Silvestre, l'enfant, vient de Belgique et qu'il a été adopté illégalement, de même, le lecteur apprend que son père adoptif a perdu tout son argent et, pourtant, il est possible qu'il soit le commanditaire de l'accident.

L'enquête de la dernière nouvelle obéit à la structure du récit noir. À mesure que le récit avance le mystère de l'incendie de l'écurie est plus loin de s'éclaircir. Afin de poursuivre la quête il est nécessaire que le narrateur-personnage -et alter ego de

2 La nouvelle commence comme un script pour un film. La description de la ville de Guatemala est faite comme s'il s'agissait d'un grand plan. Après « l'objectif » se fixe sur un nouveau quartier de la ville et le regard se pose à l'intérieur de l'appartement de Joaquín Casasola, un personnage qui apparaîtra à plusieurs reprises dans le récit mais sa présence ne change en rien le destin de l'enfant de l'accident. Cette première partie nous fait penser à un terme du jargon filmique, le MacGuffin. C'est un procédé employé en premier par Hitchcock, consistant en la présence d'un élément narratif qui paraît vital pour l'histoire mais ne l'est finalement pas car le film porte une réflexion sur un sujet plus profond.

l'auteur- improvise et assume des rôles différents³. Ainsi il doit simuler être agent dans une compagnie d'assurances ou doit faire croire à la famille Carrión qu'il s'intéresse soudainement aux chevaux. On peut constater aussi que le personnage qui accomplit la tâche du Watson -le bras droit dans l'enquête mené dans la tradition du roman policier-, lui donne accès à une série d'informations confidentielles lui ouvrant les portes du lieu du crime mais semant à la fois le doute en lui :

Había momentos en que no me parecía probable que el licenciado hubiera sido capaz de calcular y determinar detalle por detalle lo que debía ir ocurriendo para hacerme llegar hasta donde llegaría y descubrir lo que iba a descubrir, pero había también momentos en que me parecía lo contrario (Rey Rosa, *Imitación de Guatemala* 318).

Parmi les quatre récits du volume, cette nouvelle ainsi que *El cojo bueno* arrivent à leur fin en laissant au lecteur moins de questions sans réponses. Alors que *Que me maten si...* et *Piedras encantadas* finissent au moment où le mystère peut être enfin résolu mais il reste encore quelques réponses à donner.

Cette tendance peut être expliquée par deux questions. En premier lieu, l'intérêt pour l'ambiguïté et les omissions qui sont, aux yeux de l'auteur, fruit de la spontanéité ou de l'inévitable, voire parfois d'un désir survenu soudainement durant l'exercice de l'écriture ; alors que les omissions sont des procédés narratifs ou, tout simplement, sont la conséquence de la paresse. La deuxième question concerne le mystère et le désir de connaître ce qui se cache derrière. Pour Rey Rosa le rapprochement vers le mystère donne déjà une certaine satisfaction c'est pourquoi il ne considère pas nécessaire de terminer le récit par une résolution (Posadas par. 16-18).

En effet, *Imitación de Guatemala* rassemble quatre fictions dont les abus de pouvoir, les crimes et la manipulation de l'information sont des lieux communs qui sont loin d'être étrangères à la société de ce pays d'Amérique Centrale.

On constate que l'abus de pouvoir ne concerne que les élites de la société. Certes, dans *Que me maten si...* les militaires incarnent les vices de la corruption, du crime et du narcotrafic. Pourtant, l'assassinat d'Ernesto commis par un militant de

3 D'après l'auteur, la nouvelle doit être lue plutôt comme une farce et non pas comme un récit noir (*Imitación de Guatemala* 9). Cette considération de l'auteur ainsi que la nouvelle en elle même ouvrent le débat concernant son appartenance au néo-polar, le sujet de notre recherche de thèse.

gauche au-delà de se justifier, comme les deux autres, par la disparition nécessaire d'un témoin, il a aussi une motivation sentimentale : la jalousie⁴.

Dans la deuxième nouvelle, l'abus de pouvoir n'est pas aussi important du côté des gens riches que du côté des criminels. Certes, le père de la victime refuse à plusieurs reprises de payer la rançon car il veut donner une leçon à son fils. Toutefois, le chef du groupe des ravisseurs trouve injuste de partager l'argent avec tous ses complices. Il pense que si le plan a bien fonctionné, c'est en grande partie grâce à lui, il considère donc avoir plus de mérites que les autres.

Piedras encantadas, pour sa part, illustre le pouvoir de l'argent. Le conducteur qui renverse Silvestre fait appel à un avocat pour s'assurer qu'aucune piste ne puisse mener jusqu'à lui. La mère de l'enfant sollicite les services d'un détective privé pour résoudre le mystère de l'accident car elle n'a aucune confiance en la police. Alors que le père est soupçonné d'avoir planifié le drame dans le but de toucher la prime d'une assurance de vie.

De la même manière, *Caballeriza* relève le pouvoir de l'argent et des influences. La famille Carrión ment sur l'endroit où se trouve Claudio, le plus jeune membre de la dynastie. En outre, ils font les démarches nécessaires pour le déshériter. Dans les deux cas le but est le même : faire parler le moins possible des problèmes familiaux et faire taire les témoins par le biais de l'argent ou en les éliminant.

Par ailleurs, dans trois des quatre récits, on constate aussi l'importance de la presse au service des détenteurs du pouvoir. L'auteur met en avant la manipulation des médias par divers procédés : l'impossibilité de divulgation d'un certain type d'information, la concentration du pouvoir aux mains d'un nombre réduit de personnes, le manque de sérieux dans l'exercice du journalisme et, bien sûr, la manipulation de la vérité.

Les résultats de recherches effectuées par Lucien dans *Que me maten si...* ne peuvent pas être vérifiables dans son ensemble mais, quand même, il sait que leur divulgation est presque impossible : « Lucien me dejó unas cintas, que dice que tenemos que oír. Él va a escribir un artículo para la prensa, pero cree que no será fácil publicarlo. » (*Imitación...* 53).

4 Dans cette nouvelle les homicides sont un recours pour empêcher que la vérité soit dévoilée. C'est pourquoi on peut établir le lien avec le titre : *Que me maten si...* j'atteins la vérité, si j'ai l'intention de diffuser la vérité.

La monopolisation du pouvoir journalistique ainsi que l'inaptitude dans le monde du journalisme sont illustrées sous un ton comique dans *Piedras encantadas* sous la figure de Jorge Raúl Medroso le « director-redactor en jefe-propietario-gerente » du journal *El Independiente* :

El último heredero de una familia dedicada al periodismo [...] No escribía (una mujer lo hacía, cuando resultaba absolutamente necesario, en su lugar), pero tenía cuatro caras por lo menos. Se jactaba de ser [...] quien lanzaba a la fama a un autor, a un empresario, a un político, o quien los torpedeaba y los hundía. (*Imitación...* 253-254).

Ce sera donc ce type de médias, le responsable de la déformation ou réécriture de la vérité, laquelle concerne des événements malheureux, c'est-à-dire les homicides. De sorte que la disparition et mort de Lucien sont présentées officiellement comme un accident dû au naufrage du bateau qui le transportait : « El lanchero Noé Godoy ; de origen beliceño, había logrado llegar a nado hasta la playa de Punta Palma, pero no así 'lamentablemente' el turista inglés que viajaba con él » (*Imitación...* 100).

La note de l'accident de Silvestre, pour sa part, ne signale rien sur l'identité du conducteur ni sur la possible implication du père adoptif, mais déforme encore plus l'information dans le but de dénoncer le détournement de l'enquête : « Trascendió a última hora que familiares cercanos del niño llegaron al país la semana pasada. Los mismos habrían presentado ante la Comisión de la Niñez una denuncia por abusos y malos tratos al menor. » (*Imitación...* 281).

Du côté de *Caballeriza*, le pouvoir de la famille est tel qu'ils peuvent se permettre de manipuler les contenus de la presse. En effet, dans un premier temps, l'enquêteur ne trouve aucune allusion concernant l'incendie de l'écurie. Puis, à la fin, l'assassinat du jeune Claudio est déguisé en suicide et le garde du corps mort aux mains de l'adolescent apparaît comme « Un ajuste de cuentas, para la prensa » sous un ton sensationnaliste : « Gatos comenzaban a comérselo, algo así titularon la noticia. » (*Imitación...* 357).

Les différentes citations ici notées montrent clairement que Rodrigo Rey Rosa s'inspire du caractère choquant et tapageur de la presse à scandale dans le but d'accentuer la valeur de la vérité caché à l'intérieur du récit mais pas aux yeux du lecteur.

L'enquête policière et la non élucidation du crime apparaissent

dans ces quatre nouvelles comme une critique du contexte politique propre au Guatemala. Dans une interview avec Javier Rodríguez Marcos, Rodrigo Rey Rosa ne considère pas que ses œuvres puissent avoir un effet sur la société mais il concède que son écriture est le résultat d'une réflexion personnelle. En effet, avec ses livres, il propose une autocritique car il fait parti de la société à laquelle il appartient (« *Violencia y redención* » par. 11).

D'après Stéphanie Decante, les œuvres de Rey Rosa s'inscrivent dans la manifestation d'un type de violence qui met en avant les États défaillants ainsi que la désorganisation des structures sociales et politiques liées au narcotrafic ou aux groupes maffieux. Elle reconnaît notamment l'appartenance de *Piedras encantadas* à un type de récits dont l'enquête policière tourne à vide mais révèle des cas de violence extrême et dénonce les abus de pouvoir ainsi que la corruption généralisée de la société. Alors qu'elle inscrit *Caballeriza* parmi les fictions dont la violence est extrême, choquante et jubilatoire et s'expose comme un spectacle hyperréaliste (« *Violence et pouvoir dans le roman hispano-américain actuel* » 11-13).

En accord avec Decante et en considérant à la fois le point de vue de l'auteur par rapport à la répercussion que son travail peut avoir sur les lecteurs, nous pouvons conclure que le volume *Imitación de Guatemala* enferme malgré tout un cri, peut-être sourd, dirigé à un société qui souffre de la violence et des abus de pouvoir. C'est peut-être aussi un appel dirigé plus particulièrement aux lecteurs pour que la réflexion apportée par l'auteur dans chaque nouvelle donne pied à des nouvelles réflexions sur l'état actuel d'un pays comme le Guatemala ou comme d'autres pays d'Amérique Latine soumis eux aussi à la manipulation de la vérité.

Bibliographie

- Baroni, Raphaël. *La tension narrative. Suspense, curiosité et surprise*. Paris : Seuil, 2007.
- Decante, Stéphanie. « Violence et pouvoir dans le roman hispano-américain actuel. Quarante ans après, un état des lieux ». *SAL Hors-série* (2013): 5-15. Web. Novembre 2016 <https://salhorsserie.files.wordpress.com/2015/03/hors-serie2_press.pdf>.
- Posadas, Claudia (2005). « Una escritura sin precipitaciones. Entrevista con Rodrigo Rey Rosa ». *Especulo. Revista de estudios literarios*, 29. Universidad Complutense de Madrid. Web. 2016 <<http://www.ucm.es/info/especulo/numero29/reynosa.html>>.
- Rey Rosa, Rodrigo. *Imitación de Guatemala*. Madrid: Alfaguara, 2013.
- Rodríguez Marcos, Javier (2012). « Violencia y redención ». *El País*. Web. Novembre 2016 <http://cultura.elpais.com/cultura/2012/09/12/actualidad/1347446988_369177.html>.